

Le Calepin

- BLEU -

n°31 - 1^{er} juin 2020



Der Narren lache Ich Allem
Denn nur Irren Holsen thun gefallen

n°31 – Grain de folie

Sommaire

RUBEN RAFAËL CABALE	
DERNIER GRAIN DE FOLIE	3
MICHEL LALET	
LE FAUCHEUR	6
ROGER WALLET	
UN RUDE ÉTÉ	10
MICHEL LE DROGO	
SHE LOVES YOU	14
RÉGINE PAQUET	
CARNET D'UNE DISPARITION	17
PHILIPPE BLONDEAU	
TRAIN FANTÔME	20
SYLVIE VAN PRAËT	
DES BOUTS DE SOI ET DES AUTRES	24

DERNIER GRAIN DE FOLIE



Marc Chagall
«Over the town»
1918

CE MATIN-LÀ, UNE AIDE-SOIGNANTE ME SIGNALA L'ÉTAT DÉPRESSIF dans lequel elle avait trouvé Monsieur Cano dans sa chambre, après le petit-déjeuner. Je passai voir le vieil homme dont l'épouse avait été hospitalisée en soins de suite les jours précédents, à une huitaine de kilomètres de là. Il souffrait sans aucun doute de ne pas être en mesure de lui rendre visite; il n'avait peut-être pas pensé demander à la secrétaire de l'accueil de le mettre en relation par téléphone avec le service hospitalier qui aurait pu le renseigner. Je le trouvai en pleurs dans son fauteuil, une lettre à la main. Comme je m'étais adressée à lui, il s'aperçut de ma présence, fut pris d'un nouveau sanglot, et articula avec difficulté:

– Elle est morte! Voilà la lettre!

Je trouvai rapidement dans l'improbable avis de décès, un argument pour introduire le doute dans son esprit:

– Voyons, Monsieur Cano, si l'état de votre femme s'était brutalement dégradé, si sa vie était en danger, le médecin de l'Ehpad aurait été averti par l'hôpital, et par téléphone... Cette lettre date de plusieurs mois, et c'est un courrier de votre médecin personnel qui commentait un résultat d'analyses.

– Comment ça? Vous êtes sûre?

– Écoutez, je vais prendre votre tension et votre pouls; et si besoin, avec votre accord, je demanderai à votre médecin de passer vous voir.

Finalement, le médecin préféra passer rassurer Monsieur Cano dont l'état de santé m'avait paru pourtant stable. Souffrant d'une DMLA, le vieil homme n'avait pas pu déchiffrer un courrier que toute sa sensibilité lui avait impérieusement fait ressentir comme un faire-part fatal. Pourquoi cette brutale panique irrationnelle?, me demandai-je. Comme une bouffée de folie faite d'angoisse travestie...

Comment ne pas prendre en compte, toutefois, qu'après plus de soixante-dix ans de vie commune heureuse, ce vieil homme venait d'éprouver, pendant plusieurs heures au moins, le décès de la femme de sa vie, et la certitude de l'absolue solitude à laquelle il se trouverait irrémédiablement condamné?

Madame Cano resta éloignée pendant une dizaine de jours, au cours desquels je m'efforçai de prendre de ses nouvelles auprès de mes collègues de l'hôpital pour pouvoir rasséréner notre résident esseulé.

Lorsqu'elle revint dans sa chambre un vendredi après-midi, son état s'était entièrement rétabli et son mari l'accueillit avec émotion. Car l'alerte avait été vive cette fois, Monsieur et Madame Cano étant chacun dans leur quatre-vingt-dixième année.

Ils déjeunèrent ensemble le dimanche midi dans la salle de réception, désireux de célébrer l'événement hors du réfectoire habituel.

Ils passèrent ensuite l'après-midi dans la chambre de Madame Cano, après une courte promenade dans le parc; elle, les jambes couvertes d'un plaid dans son fauteuil roulant, et lui en blouson polaire, poussant lentement sa femme vers le petit kiosque et le jet d'eau.

Mais après que Madame Cano fut remise dans son lit par une aide-soignante, l'état de son mari se dégrada brusquement. Il fut hospitalisé en urgence le lundi, au petit matin.

J'appris le lendemain qu'il avait été endormi, avec son accord, pour faciliter les examens et les soins, dès son arrivée à l'hôpital le plus proche, mais que tous les efforts pour le ranimer étaient restés vains. Un virus l'avait terrassé de façon foudroyante.

Il fallut annoncer la tragédie à son épouse, et le crève-cœur m'incomba puisque j'avais à surveiller encore étroitement sa convalescence. J'attendis le jour suivant. Quand elle me demanda des nouvelles de son mari, je dus lui faire part de son décès.

Je m'attendais à une douleur spectaculaire. En serrant fort ma main, elle pleura à petits sanglots convulsifs, sans bruit. Avec beaucoup de larmes et un imperceptible gémissement, elle m'évoqua davantage une jeune amoureuse inconsolable que la vieille épouse que je voyais en elle jusque-là.

Puis la raison – qui ne semblait jamais l'avoir quittée auparavant – revint. Elle me confia même son soulagement de n'avoir pas laissé derrière elle un mari inconsolable qu'elle chérissait.

Et d'interminables mois finirent par s'écouler. Dans son lit ou son fauteuil, Madame Cano paraissait maintenant toujours absente. Les visites d'anciens voisins, jusque-là accueillis par son mari plus alerte pour converser, s'espacèrent, les lambeaux de souvenirs s'effilochèrent encore. Un dimanche, vers la Noël, des neveux déjeunèrent avec elle, dans la salle de réception. Mais le repas s'allongeant, elle s'endormit dans son fauteuil et fut accompagnée dans sa chambre. Sa nièce, venue se renseigner à mon bureau sur son état général, me dit qu'à aucun moment elle ne l'avait sentie présente parmi ses visiteurs, sauf au très bref instant où, à leur arrivée, elle les avait reconnus.

Je revenais, un jour vers treize heures, du second étage vers le poste infirmier du rez-de-chaussée, et passai à travers le réfectoire. Madame Cano, attablée seule, semblait mortifiée et proche des larmes. Je m'arrêtai à sa hauteur pour prendre de ses nouvelles, ne l'ayant pas vue depuis le tout début de la matinée. Elle m'avait paru pourtant paisible comme à son habitude.

– Regardez-là-bas. Pourquoi mon mari ne vient-il plus jamais déjeuner avec moi à ma table? Pourquoi s'installe-t-il à l'autre bout de la salle?

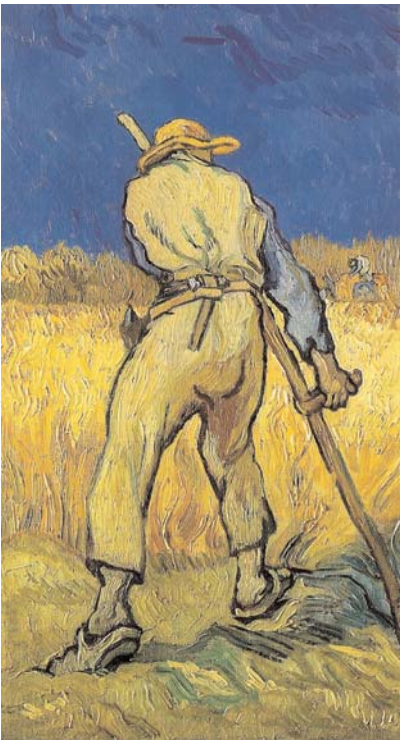
– Je ne vois que des dames là-bas! Mais vous savez bien que s'il ne nous avait pas quittées, Monsieur Cano serait ici, à votre table, pour s'occuper de vous avec toute son affection!

Je fus bouleversée de percevoir encore le doute dans sa voix lorsqu'elle m'assura que j'avais sans doute raison. L'après-midi, je passai la voir dans sa chambre pendant le goûter; nous discutâmes très sereinement un petit moment. L'angoisse apparue dans le réfectoire semblait s'être dissipée.

Le dernier jour de la semaine, du mois et de l'année, Madame Cano s'évada de notre monde étroit, où elle estimait avoir été malencontreusement oubliée. Elle le fit avec la discrète élégance qui caractérisait le couple indissociable qu'elle formerait toujours avec Monsieur Cano dans la mémoire de tous ceux qui les avaient approchés: elle non plus ne se réveilla pas.



LE FAUCHEUR



Vincent Van Gogh, «Le faucheur», 1889

L'HOMME SE LÈVE TÔT. IL SORT SUR LE PAS DE SA PORTE, hume l'air mouillé d'octobre, frictionne ses mains l'une contre l'autre, tape ses galoches sur le sol, se met en mouvement. La ronde des saisons ne peut pas s'interrompre et vient le temps des semailles. Il charge quatre sacs sur la voiture à bras à laquelle il s'attelle. Il se dirige vers son champ.

Avec une courte pelle de bois, il remplit le semoir, un large sac qu'il porte en bandoulière après avoir placé deux grosses pierres rondes dans les coins opposés du sac, ficelées avec une cordelette qui ceint maintenant ses épaules. À pas lents, il se dirige vers le bout du champ, pose en croix sur le sol deux cannes de noisetier fraîchement coupées, qui lui serviront de repère pour fixer la distance qu'il doit tenir entre le bord du champ et la ligne droite qu'il va suivre. Il retrouvera ce repère au retour, pour ensemer un autre rang à bonne

distance de son premier passage. Il place une courte baguette en travers de la bouche du sac, pour le maintenir ouvert. Maintenant il marche d'un pas sûr. Lorsque son pied gauche se lance en avant, la main plonge dans le sac, prend une poignée de grains. Le pied a déjà quitté son empreinte quand la main sort du sac. Le bras part vers l'avant, en demi-cercle. La main s'ouvre et la pluie de grains la quitte, en éventail, sur une largeur de trois mètres. Le pied droit est revenu, la main plonge encore dans le sac et encore les grains s'envolent. Au bout du rang, il place une seconde croix de noisetier, à la juste distance de l'ouvrage qu'il vient d'accomplir. Il reprend sa marche dans l'autre sens, toujours lançant le bras avec une parfaite régularité, faisant naître la pluie de grains qui viennent se déposer au sol. Lorsque le sac-semoir se vide, le genou et la cuisse de sa jambe gauche montent plus haut, basculent le fond du sac pour que la main puisse une quantité toujours égale de grains. L'homme sait quelle quantité de grains il doit mettre dans le sac. Il revient jusqu'à la charrette sans qu'une seule poignée lui manque. Une fois parvenu au bout du champ, il pose le semoir sur le sol pour marquer la ligne de son passage, déplace la croix de noisetier de six pas, remplit de nouveau le sac, reprend sa marche et lance son bras. Au bout du champ il fait demi-tour, revient à sa ligne de départ jusqu'à devoir remplir de nouveau son semoir.

L'homme travaille seul. Quand il a fini les semis, il attache une autre corde autour de sa taille et tire la herse, droit devant lui, sans oublier la moindre petite surface ensemençée. Il pourrait y passer le rouleau ou la planche une fois le travail de la herse terminé, mais il ne le fera pas. La herse suffit à recouvrir les grains. Pour passer le rouleau, il lui faudrait un cheval. Mais il n'a pas de

cheval. Ni de tracteur. Il travaille, sème et récolte comme on le faisait jadis. Comme il l'a toujours fait et comme sans doute il le fera jusqu'à la fin des temps. Quand le travail de la herse est fini, il regarde la pièce de terre, propre, lisse, de couleur brun sombre. Les grains passeront l'automne et puis l'hiver. Il ne reviendra pas marcher sur cette terre ensemencée avant la saison de la récolte. Il serait inacceptable de crever la surface du champ avec les empreintes de ses pas. Ce grain-là ne pousse pas dans les traces de pas. Demain il ensemencera le second champ, puis le troisième, puis le quatrième, jusqu'à ce que tout l'horizon autour de sa maison soit lourd de la récolte future.

Maintenant l'homme reste à l'intérieur de sa maison. Les jours de fin d'automne sont gris et pluvieux. Le champ a commencé à verdoyer. Puis vient l'hiver, le froid, la terre dure sous la fine couche de neige qui ne fond pas depuis des semaines et qui recouvre en partie le vert du champ. L'homme passe l'essentiel de son temps à la fenêtre. Il regarde le champ. Il pleure parfois, malgré lui, quand la douleur est trop forte. Il a accompli sa besogne et il doit attendre l'inévitable. L'hiver va refluer, la neige sera absorbée par la terre et nourrira les plantes qui doucement vont monter vers le ciel. Elles vont commencer à se tordre, à crier de jour comme de nuit. Bientôt il ne pourra plus dormir, accablé par les gémissements. Bientôt le champ va onduler sous le vent et sous les plaintes qui scieront ses nerfs. Puis le soleil de mai, puis la chaleur de juin. Les cris montant du champ seront insupportables. Toutes ces têtes dorées, agitées, hurlantes sous le soleil implacable, sous la rosée du matin, sous les pluies d'orage...

L'homme ne s'oppose pas au destin qui est le sien. Il sème, accompagne le mûrissement des grains, regarde avec terreur les épis se dresser sur leur pied flexible et dru, supporte les cris désespérés puis il moissonne. Sa vie, celle de sa femme, celles de ses enfants, de leur descendance et sans doute celles de ceux qui vivent par ici ou ailleurs dépendent de son geste, infiniment répété, éternel, à jamais inachevé. L'homme est vieux mais il ne vieillit plus. Il est immuable, entièrement tourné vers la tâche qui le rompt, l'achève et le tue mieux que toute mort. En vérité, il y a longtemps qu'il ne sait plus pourquoi il accomplit sa besogne. Il y a longtemps qu'il a renoncé à l'idée qu'il pourrait ne pas l'accomplir. Il pense qu'il a conclu un pacte. Pour que les siens vivent. Ou pour que le temps continue d'exister. Il ne le sait pas. Le pacte lui ordonne de semer et semer encore. Et puis de moissonner et moissonner encore, pour que le grain se répande sur le monde et qu'il y fasse son œuvre.

À la fin de juin, les gémissements de la nuit deviennent insupportables. Les hurlements du jour le sont encore davantage. L'homme ne parvient plus à trouver le sommeil. Il reste au plus loin des champs qui cernent sa maison, pour ne pas voir grimacer les milliers de visages gagnés par la folie sourde qui pousse en eux. Autrefois il le faisait. Il entrait dans le champ, il les regardait, droit dans les yeux, cherchant à capter leur regard, cherchant à comprendre l'inexplicable. Certains jours il a même écrabouillé des têtes entre ses deux mains calleuses. Mais pour quel résultat? Pour quelle satisfaction? Avec quelles conséquences atroces?

Maintenant, l'homme ne dort plus. Les hurlements s'infiltrèrent au travers des portes et des fenêtres disjointes, s'insinuent jusqu'à la paille où il tente de se reposer, pénètrent dans son crâne, même lorsqu'il plaque les mains sur ses oreilles.

Et s'il ferme les yeux, il voit les visages tordus par la haine, par la violence et par la folie.

IL LES VOIT!

La fatigue qui tire ses bras, ses jambes, les muscles de son visage et de son torse s'incrute en lui. La fatigue l'aura presque réduit à néant dans deux semaines, avant même qu'il ne commence de moissonner. Autrefois en cette saison, il parcourait les rangs, écartant de la main les tiges flexibles, passait sa future récolte en revue, s'attardait sur des faces grimaçantes qu'il imaginait pouvoir reconnaître. Il y voyait les reflets déformés de visages d'hommes, de femmes, d'amis, de connaissances lointaines... Imaginer ce lien entre une plante contrefaite et un être humain choisi parmi ceux-là le rendait à demi fou. Aujourd'hui, il y a tant d'années qu'il ne fréquente plus aucun humain, qu'il ne reconnaîtrait sans doute aucun visage. Il ne saurait dire si ces masques grimaçants appartiendront à tel ou tel. Mais sans avoir besoin de le vérifier il sait que ces visages sont destinés à ceux qui vivent là-bas, au loin, derrière les collines ou au-delà des mers, dans les villes d'ici et d'ailleurs. Alors à quoi bon s'attarder à parcourir le champ. Il sait que ces visages appartiennent à des millions d'inconnus, répandus aux quatre coins du monde et qui attendent le moment des retrouvailles.

L'homme sort la grande faux qu'il utilisera dans deux semaines. Elle est une réplique de celle qu'améliora l'agronome Jethro Tull en 1694. D'ailleurs, elle est faite d'un acier anglais datant du XVII^e siècle. Il sort dans la cour le billot au centre duquel est fichée l'enclumette qu'il a forgée lui-même il y a bien longtemps. Il sépare la lame du manche de la faux, s'assoit sur le trépied de vacher et avec son marteau plat, il commence à battre la lame. À intervalles réguliers, il trempe la panne du marteau dans une coupelle d'eau et de vinaigre. Il frappe à petits coups, précis, inlassables, pendant une demi-heure, jusqu'à ce que la lame ploie sous l'ongle et soit aussi coupante qu'un rasoir.

Il fixe la lame d'acier sur le manche de bois, constate l'équilibre parfait de l'outil. Passe un coup de pierre à aiguiser sur le fil, inutile pour l'instant. Mais il refera ce geste cent fois quand la moisson aura débuté.

À pas lents il remise dans la grange tous les objets qu'il a sortis dans la cour. Deux semaines à attendre. Jusqu'à cette date, il n'a plus rien à faire.

La dernière nuit est la plus terrible de toutes. Non pas qu'ils crieraient plus fort que d'habitude, non. C'est seulement que l'homme redoute le lever du jour. De ce jour où, une fois de plus, il va commettre l'irréparable.

L'aube grisaille encore. Il avale la dernière goutte d'une boisson d'orge grillée et de chicorée amère. Quand l'arc du disque solaire émerge de derrière la colline, il est déjà en marche, la longue faux sur l'épaule, son coffre contenant la pierre à aiguiser à la ceinture. Il n'a pas besoin de choisir le point où commencera son travail. Ses pieds l'y ont conduit sans qu'il ait eu besoin d'y songer. Il fait face à la coulée, lame reposant au sol, manche un peu en retrait, derrière lui. Et puis les deux bras font le mouvement latéral. Les épis tombent. Le geste repousse la coupe sur sa gauche. Les bras replacent la faux à son nouveau point de départ, la lame toujours légèrement appuyée sur le sol. L'homme fait un petit pas de la largeur de la coupe précédente avant que ses bras ne dessinent un nouvel arc de cercle. La largeur de la coupe est toujours la même, du début à la fin du

mouvement. Derrière lui, l'andain des épis fauchés dessine une ligne droite parfaite, parallèle à son avancée. Le mouvement de ses bras, de ses jambes et de tout son corps anesthésie ses autres sens. C'est à peine s'il voit distinctement les épis tomber, à peine s'il entend les rugissements féroces de toutes ces têtes folles enfin libérées.

De l'andain derrière lui, les visages s'arrachent des tiges coupées, hurlent encore leurs feulements stridents comme pour le menacer une dernière fois. Puis les têtes se ruent, qui à l'Est, qui à l'Ouest, qui au Nord ou au Sud. Elles vont porter la folie tout autour du monde. Elles vont s'établir dans les têtes des hommes, y vriller la douleur et la haine, la férocité et le mépris, l'inconsistance et la détermination. La folie va envahir le monde, une fois encore. Comme chaque année. Comme chaque fois que les grains mûrissent, que les tiges poussent, que les épis se déploient, qu'ils disséminent leur folie aux quatre vents.

Comme chaque fois que l'homme accomplit sa tâche.

Il a moissonné la moitié du premier champ. Dans son crâne tourbillonnent des chiffres : combien d'épis, combien de masques, combien de têtes d'homme et de femmes déjà habitées à cet instant ?

Il ne le sait pas, il ne veut plus le savoir. Seule la besogne compte et la sueur et la fatigue de ses bras et la lourdeur de ses jambes. La mécanique implacable de son mouvement circulaire reste son dernier point d'ancrage. Nulle pensée ne vient déranger la perfection de ses gestes et les gestes mêmes lui servent de pensée. Au bout du rang, il fait une pause. Du coffre, il extrait la pierre à eau, caresse la lame doucement pour repasser le fil, la tâte du gras de son pouce.

Sans un regard pour la tâche restant à accomplir, il remet la pierre dans le coffre et poursuit sa marche en avant.



UN RUDE ÉTÉ



Jean-Pierre Lescot, René Lehallier, 2005

Pour comprendre ce qui va suivre: Nous sommes en 1947. René Lehallier est un retraité du commerce « dans les colonies ». Il vit à Beauvais, Oise, qui est une ville honorable. Si si! Son ami, le commissaire Salmon, vient de l'informer que le sous-préfet Tesson s'est fait désinguer « au 43 », la maison close tenue par Mme Auguste. Il le charge d'aller y voir de plus près...

– C'EST DRÔLE SKON PEUT EXÉCRER CERTAINS PRÉNOMS, minauda même Auguste, qui arborait un ras-de-cou très vertueux et un chignon de dame chaisière. J'ai même cessé de fréquenter une vieille amie, je vous parle de ça, c'était à la folle époque du Chabonais et du One Two Two... Figurez-vous qu'elle s'appelait Marthe!

Et la voilà qui partit d'un affreux gloussement cependant que plissaient pattes-d'oise, fossettes et vergetures. Sans maquillage, elle faisait un peu ratatinée mais à son âge... Et le regard céladon avait bien du charme.

– Comme on se rejoint! Bien que nous fussions abonnés au R pour la branche mâle de la famille, mon père n'a jamais pu se résoudre à Richard, répliqua Lehallier, ce à quoi son inter-

locutrice hoqueta de plaisir. À la dernière extrémité, il aurait encore préféré Raoul ou Rodomont.

Il avala une gorgée de ce petit alcool fruité que son hôtesse servait, avant la chose, dans de jolis verres à pied d'un cristal garance, car depuis Arletty et « Les enfants du paradis » le chic voulait que l'on déclinât le rouge, du nacarat à l'amarante.

La mère abbesse ne manquait pas une occasion d'agonir l'ancienne Madone des déduits « qui s'était quand même, pas vrai?, envoyée en l'air avec quelques Teutons avant de virer patriote » [elle ne manquait pas de références sur cette Marthe née Bentelfeld, veuve Richer, veuve Crompton, ci-devant conseillère municipale de Paris qui avait, un an plus tôt, fait fermer les boxons, clandés et claques, enfin, bref, les lupanars].

Elle confessa avoir adhéré à l'« Amicale des maîtres d'hôtels meublés de France et des colonies », laquelle venait de lui adresser quelques tracts à remettre en mains propres aux clients les plus susceptibles de s'entremettre pour que la loi fût révisée.

– M'sieu L'hallier [Ndlr: L'allié?], lisez ça. Si c'est pas du bon sens...

Elle claqua des doigts. Au premier claquement, le rideau pourpre du boudoir s'écarta et une beauté blonde assez dévêtue déposa sur le guéridon deux derechef petits verres de prune (car il y

avait de la prune dans ce gorgeon-là, mais pas que ça). Au deuxième, une nymphette aux seins lourds, généreusement échappés du délicat tissu imprimé qui lui tenait lieu de pagne, vint s'asseoir négligemment contre la bergère. Lehallier feignit l'indifférence et se plongea dans la lecture du follicule.

Les tauliers ne manquaient pas d'arguments, qui évoquaient ces situations délicates où vous jette parfois la vie et dans lesquelles « il ne désagrée pas de faire du bousingot ». Ainsi, cela allait de soi, de l'adolescent « pendant la période partant de la puberté jusqu'au mariage » – « Ha ça!, glapit la daronne, c'est un service que je n'ai jamais refusé, de mettre un petit bouc sur la bonne voie » – ou du veuf ayant des enfants et ne désirant pas se remarier. Cela ne souffrait guère la contestation pour les hommes mariés dont la femme, pour raison de santé ou par suite d'opération, ne peut avoir de rapport et qui, soulignait le papelard, « ne peuvent prendre de maîtresse sans courir le risque de désunir leur foyer ». Les résultats de la loi scélérate étaient clairement exposés : « mauvais ménage, divorce, drames conjugaux ». « Savez-vous qu'il existe avec les femmes mariées une vraie solidarité? Nous leur rendons de fiers services et plus d'une, quand elle sent vaciller son couple, n'hésite pas à s'en remettre à notre professionnalisme pour calmer les appétits voraces du démon de midi », glissa-t-elle en le câlinant du bout des doigts, « Et même d'un peu plus tard, je ne suis pas à cheval sur les horaires... » susurra la maca. Lehallier leva les yeux, simulant le dépit : « Je ne vois malheureusement là rien qui me concerne ».

La vestale callipyge (vu le haut, il n'y avait aucune raison que le bas ne fût pas du même acabit) l'affriola en roucoulant « Prenez-la par derrière, m'sieur R'né » et, comme il s'étonnait, elle précisa « La feuille! »

Au verso donc, l'alphonse scribouilleur indiquait un ultime micheton pour qui le magasin de blanc était de salubrité publique : le sadique (sic) « qui trouve dans les maisons d'illusions les sensations recherchées ».

Lehallier fit mine de s'offusquer mais la dame aux camélias prit les devants :

– Il était difficile d'écrire que, pour les gens de votre qualité, la fréquentation des bobinards tient de l'art de vivre.

– Hélas, ma chère Constance, sans être louche on ne peut plus fleurir de belles inconnues, on est tombé bien bas bien bas!

Elle soupira :

– Vous verrez qu'ils nous mettront toutes sur le trottoir... à moins que... [Elle fit signe à la matahari de dégager et prit un ton de confiance]... Beaucoup de politiciens et de personnalités du monde des arts ont déjà signé notre pétition. Et même des gens de robe! [Un silence] Je ne veux pas dire du clergé, bien que... Mais des gens de loi, avocats, juges, procureurs...

Elle posa la main sur son genou :

– Votre nom ne déparerait pas en si bonne compagnie.

– Et ce regretté Tesson, questionna insidieusement Lehallier, il avait signé?

Il s'était montré très intéressé par la démarche qui lui semblait garantir la santé publique en contrôlant notamment les MST, mais les événements l'avaient pris de court. À ce propos il y avait de quelques questions bien senties. Elle raconta à mots couverts la funeste soirée où il... où elle... enfin, kinn n'avait bien profité et que mourir cossa, ènn n'en rêvait aussi et...

– Si sa chambre est libre, je voudrais bien... Et aussi la fille avec qui il était ce soir-là.

Pour dissiper tout malentendu et n'éveiller aucun soupçon, car la mission dont l'avait chargé Salmon exigeait doigté [*Ndlr: c'était son expression mais il faut l'entendre ici au figuré*] et discrétion, Lehallier ajouta :

– C'était un ami proche et je voudrais me rendre compte par moi-même...

Constance Auguste marqua une hésitation, hocha plusieurs fois la tête pensivement et lâcha :

– Mais vous promettez de me la signer, cette pétition ?

Il promit.

– C'était un blaquènedouaïte. Une spécialité de la maison. Vous qui avez fait les colonies, vous n'allez pas être déçu... Je vous prépare ça.

Elle donna ses instructions. Elle venait de toucher une petite Négresse, un faux-poids, une vraie lorette qui avait fait ses classes dans une quelconque ambassade d'AEF en poussant la chansonnette. La musique ne nourrissant pas son homme, elle s'était mise aux extras. Elle y avait révélé des dons surprenants, ne dédaignant pas, à l'occasion, le détour par le beau sexe.

D'où l'idée de la matrulle de l'associer à une flamboyante Anglaise qui venait là incognito, une fois la semaine, pour arrondir ses fins de mois.

– Elles vous font le complet, susurra-t-elle en accompagnant Lehallier au premier. Mais faites-moi plaisir, surveillez votre cœur !

Quand il poussa la porte de la Trois, il crut défaillir. Non pas en lorgnant sur la longiligne équatoriale qui offrait à la vue, allongée qu'elle était en travers du lit dans une pose nonchalante comme savent en prendre les couvreuseurles, le velours incarnat de son entrejambe, mais en apercevant la britiche silhouette à la toison aubeurne, affairée à l'enlevage des bas. On eût dit qu'elle avait pris la pose pour ce gnome barbu de Toulouse-Lautrec.

– Goude griffe, murmura-t-il, c'est elle ! « Le diable au corps ! »...

Innedide.

René Lehallier réagit ainsi car il reconnaît, dans la belle Innegliche devant lui dévêtue, son exquise voisine du cinéma Le Normandie où il est allé, la veille, assister à la projection du nouveau film de M. Autant-Lara. Ils ont échangé quelques mots mais se sont promis, dès que l'occasion s'en présenterait, de prolonger la conversation sur les pratiques morales dans leurs pays respectifs...

Il sortit du 23 fort instruit. D'abord sur l'incomplétude du Kama-sutra car, bien qu'ayant essayé successivement avec Diénouma – il balançait, côté ethnie, entre Dogon et Bambara, Malienne à coup sûr car native de Tombouctou (s'était-elle déclarée) – l'Andromaque, les petites cuillères, la belle endormie et le vol des mouettes (niveau 3), l'homme se plaisant d'abord au face à face ; puis avec Daïana [Liveurpoule, v. de Grande-Bretagne (Angleterre), sur l'estuaire de la Meurzey ; 200 000 hab. Port. Centre industriel. Musées] le cheval renversé, la balançoire en fête, la grande ouverture et le papillon (elle aimait particulièrement le beutteurflaille), l'homme se trouvant un certain agrément à prendre le dessus ; puis avec Werewere – ainsi l'avait-il rebaptisée en souvenir d'une certaine Bantou avec laquelle il avait passé une saison chaude de belle facture – l'étreinte du panda, l'arc-en-ciel, l'aurore boréale et l'artilleur (façon 14-18), l'homme n'étant pas avare de dépense physique ; puis avec Laurène (Ah, « Casablanca » ! Qu'il aurait aimé partager avec Boggie

cette petite Américaine...) l'arbre défendu, la danse aux joyeuses faveurs et l'approche du tigre, l'homme éprouvant le besoin de souffler un peu ; après donc tout ça [13h10-14h35], il découvrit de nouveaux horizons en s'abandonnant au duo pour expérimenter les sœurs siamoises, le petit train de la baie de Somme [14h50], les trois baudets [15h01] et le triangle des Bermudes [15h07], avant de conclure par un sublime inédit : le grand Meaulnes et les deux orphelines [15h14-15h29], sur quoi Vatsyayana ne disait rien.

Le temps de se reloquer, il sortit à moins vingt.

Fort instruit tout autant sur ledit Tesson, dont la fatale pantelance devait tout, dixerunt « la brousse et la rousse », au manque d'entraînement propre à ces intellectuels racornis par la paperasse, « La preuve, vous êtes fouais comme un gaodon », langoura l'Innegliche en lui soutirant une ultime faveur buccale. Nonobstant, l'une et l'autre avaient, dans le feu des ébats, lâché quelques indices troublants : une paire de chaussettes dépareillées sur la victime – peut-être un autre homme s'était-il immiscé dans leur commerce charnel –, une chambre d'étudiante à Stalingrad (Paris X) pour l'Outre-Manchote quand elle compulsait son droit et, côté sub-saharien, un vieil emprunt russe avec lequel l'aurait bernée un client indélicat et qu'elle tenait remisé dans un livre de cuisine.

Il en avait vu, Lehallier, en presque onze lustres de bourlingues et d'aventures ! N'empêche : en regagnant ses pénates, il éprouva une certaine lassitude à la vacuité de sa vie. Car, enfin, sur les incertitudes métaphysiques de son enfance il avait très tôt tiré un trait. Sur les enthousiasmes adolescents : la lecture de Péguy et la découverte de la reproduction sexuée des plantes [« Développement comparé des parois pollinique et orbiculaire chez *Lilium* » de Clément C. et Audran J.-C., et surtout l'extraordinaire « A qualitative approach of the epicormic buds in *Quercus petraea*: origin, structure and development » de J. Pinck et R. Floyd, qui fit beaucoup pour la qualité de son anglais], les années militaires s'étaient chargées d'apporter le réalisme du BMC (qui n'a rien à voir avec un bataillon de marche au Cameroun, en Champagne ni même en Chine). Sur la ferveur des engagements adultes qui l'avaient, c'est vrai, poussé à traverser la Méditerranée, il ne restait guère qu'une aura paléo-coloniale mais il ne portait même plus la barbe. Quant aux passions amoureuses, en quoi, longtemps, il avait cru, que restait-il de ses amours, que restait-il de ces beaux jours ?

Et, dans la maison qui frissonnait malgré les ardeurs estivales, Lehallier pensa aux jours lointains.



SHE LOVES YOU



She said you hurt her so, she almost lost her mind. But now she says she knows...
The Beatles.

CE SAMEDI SOIR-LÀ, J'ACCEPTAI D'ACCOMPAGNER MON AMI CHRISTIAN chez sa cousine Valériane dont les parents passaient le week-end au Touquet. Il m'avertit que cette cousine éloignée – et dont il ne demandait qu'à se rapprocher – l'invitait pour la soirée, à la condition qu'il ne vînt pas seul. Je venais moi-même de vivre amèrement la fin d'une courte idylle, et il avait pensé à moi, sachant que je me tiendrais coi dans mon rôle de complaisance.

Une jeune brune menue nous ouvrit la porte palière, se présentant comme Claudine, l'amie de Valériane. Cette dernière nous attendait dans le salon, nonchalamment étendue sur une banquette-méridienne recouverte de cuir clair. Comme Valériane était vêtue d'un chemisier et d'un pantalon noirs très ajustés qui contrastaient vivement avec la blondeur de ses cheveux savamment ramassés en chignon, et avec l'or pâle de son visage hâlé, l'effet – sans doute recherché – était saisissant. Christian, d'ailleurs, n'y résista pas et se précipita pour l'embrasser, avec un empressement excessif dont Claudine, très réservée, parut un peu choquée.

Comme les deux cousins étaient absorbés par des échanges vifs portant sur le dernier événement familial où ils s'étaient trouvés présents, je demandai à Claudine où je pourrais déposer la bouteille de chablis que Christian avait longuement choisie pour l'occasion. La jeune fille me conduisit sans un mot jusqu'à la cuisine où je posai notre offrande.

Dans le salon, Valériane et Christian comparaient leurs goûts musicaux, et Christian s'était approché de la collection de disques, près de la platine tourne-disques Thorens. La moderne Olympia parut saisie d'une vive inspiration, et s'adressant à moi :

– Aimez-vous les Beatles ?

Je dus en convenir, même si ma voisine Claudine – dont la mine s'était rembrunie – ne partageait visiblement pas mes goûts.

– Eh bien, vous allez assister ici à quelque chose d'extraordinaire et de parfaitement inexplicable : l'horreur d'une jeune fille de notre génération pour ces musiciens géniaux !

Christian qui avait déjà sorti un 33 tours de sa pochette, le posa sur la platine et ajusta le bras du saphir sur le vinyle en mouvement. Valériane lui fit signe de s'approcher, avec un regard tendre. Tandis que le quatuor entamait « All you need is love », Valériane confiait quelque chose à l'oreille

de son cousin penché vers elle. Le visage de Claudine semblait parcouru de tics nerveux et elle faisait peine à regarder tant elle avait pâli. La confiance de Valériane se prolongeait d'autant plus à l'oreille de Christian que le chuchotement devait être en partie couvert par la musique.

J'osai m'approcher de la platine pour l'éteindre. Claudine bégaya qu'elle allait préparer quelque chose à la cuisine et disparut. Valériane avait planté ses yeux émeraude dans les yeux de Christian :

– Est-ce que ça n'est pas tout à fait extraordinaire? Et c'est venu d'un coup! Personne n'a pu encore l'expliquer. Si tu ne l'avais pas vu de tes yeux, tu ne m'aurais jamais crue, n'est-ce pas?

Un peu déconcerté par ma réaction, et un peu gêné aussi sans doute, Christian prit le parti d'aller déboucher le chablis, puisque Claudine apparemment produisait depuis la cuisine le bruit éteint de couverts de bois heurtant un récipient en verre, ce qui dénotait la confection d'une salade.

– J'espère que ça n'a pas gâché votre plaisir d'entendre les Beatles...

Valériane s'adressait à moi, debout près de la platine, ses cheveux dénoués sur les épaules. Elle esquissa dans la pièce quelques entrechats avec une grâce féline.

– Vous vous intéressez aussi à la danse? glissai-je avec une certaine perfidie.

Percevant vraisemblablement l'ironie derrière l'affligeante naïveté du commentaire, la fine mouche relança la conversation sur un chemin de traverse.

– Et vous, personnellement, qu'est-ce que vous préférez comme chanson des Beatles?

Le retour de Christian et de Claudine, un peu rassérénée, me permit d'é luder la question. Mais pas de la jeter aux oubliettes, tant je me sentais frustré de laisser le dernier mot à cette Mélusine de bords de Seine.

On mangea sagement dans la cuisine, au demeurant fort bien équipée. Ni Valériane, ni ses parents n'aimaient devoir s'occuper du ménage.

On prit le café au salon, et Valériane revint à sa distraction favorite.

– Mais tu sais, Christian, Claudy n'est pas allergique à tous les morceaux des Beatles. Elle supporte tout à fait la dernière époque! Tu vas voir, c'est incroyable, pas vrai Claudy? Tiens, mets-nous Revolution nine!

Christian, rendu complaisant par les projets qu'il caressait déjà – faute de mieux pour le moment – s'exécuta. Chacun retint son souffle lorsque débuta « Cry, baby, cry », les uns pour se maîtriser, les autres pour ne rien manquer de l'expérience. Au fond de sa banquette, Valériane scrutait de loin les visages de Claudine et de Christian qu'elle évita cette fois de distraire du spectacle. Un spectacle fort banal, puisque Claudine resta impassible, en dépit de l'effet performatif qu'auraient pu exercer les paroles de la chanson sur son subconscient ou sur sa sensibilité. Elle protesta mollement, toutefois, lorsque sa grande amie parla de lui infliger un second morceau. L'expérience promise ayant réussi, Valériane était aux anges :

– Moi je fais ça pour ton bien parce qu'à force, un des amis de Christian finira bien par trouver le moyen de te guérir!

Elle tendit magnanimement la main à Christian qui l'aïda à se lever de la banquette, et ils sortirent tous deux de la pièce. Je restai seul avec Claudine troublée au point de renverser sa tasse vide sur la table basse où elle l'avait posée. Elle se mit à pleurer, en disant tout bas qu'elle avait

honte. J'eus le temps de lui conseiller fermement de se soustraire à toutes ces manipulations, et de refuser à quiconque – quelle que soit l'affection qu'elle pouvait ressentir de son côté – le droit de la traiter comme un jouet. Elle n'eut pas loisir de me répondre, car Valériane rayonnante et Christian renfrogné revenaient déjà de la chambre obscure où ils s'étaient retirés un court moment.

À l'heure autorisée, Claudine nous raccompagna sur le palier.

Je revis Christian après son mariage, quelques mois plus tard; et, rendu curieux par cette étrange soirée, je lui demandai des nouvelles de Valériane et de Claudine. À vrai dire, je m'intéressai davantage au sort de Claudine qu'à celui de son amie nymphomane. Mais l'amie de sa femme demeurait toujours un mystère pour le candide Christian. Claudine n'avait-elle pas laissée sans réponse l'invitation à leur mariage, et tout cela pour expédier de Londres où elle était partie s'installer juste après, sous paquet cadeau, et à l'ancienne adresse de Valériane, un 45 tours des Beatles?

– Ah oui, m'enquis-je, un titre récent?

– Non, justement; d'ailleurs Valériane m'a averti du sens de ce choix, selon elle: «She loves you», m'a-t-elle expliqué, ça te concerne. Cette hystérique est encore folle de toi et n'a jamais accepté notre amour, m'a-t-elle mis en garde. C'est fou, non? Pour toutes ces raisons, j'ai décidé de plus jamais rencontrer cette Claudine.

Je compris alors, qu'à son insu, Christian venait de m'apporter la réponse que Claudine n'avait pas eu suffisamment de temps, ni sans doute assez de recul, pour me faire ce soir-là, pendant le court moment où nous étions restés ensemble. Je perçus dans le message que son disque avait adressé à Valériane l'aveu qui la délivrait des sentiments qui l'étouffaient et qui la libérait de la relation trouble dont son amie s'était servie pour exercer sur elle une emprise à la fois spectaculaire et travestie. Une emprise moins tragique, mais plus cruelle que celle d'une araignée qui ligote de soie l'insecte englué dans les filaments de sa toile, mon pauvre Christian, tus-je.

– Tu diras à ton épouse, puisqu'elle tenait absolument à le savoir, que «She loves you», c'est aussi la chanson des Beatles que je préfère; et puis dis-lui aussi que Claudine ne pouvait pas lui envoyer meilleur morceau, ni plus joli paquet!



CARNET D'UNE DISPARITION

Lundi 1^{er} avril

Trouvé tache d'humidité au ras de la plinthe sur mur gauche de ma chambre. Pouce glissé dessus. Sensation désagréable. Petits points verdâtres restés collés entre les nervures de mon doigt. Je déteste qu'on fasse les choses à mon insu.

Jeudi 04 avril

Découvert filet d'eau entre plinthe et parquet côté mur gauche de ma chambre. Hésité entre l'essuyer d'un coup d'éponge ou le laisser tel quel. Pour surveiller sa progression. Décision finale: la disparition. J'ai horreur de ne pas maîtriser mon environnement.

Samedi 06 avril

Filet d'eau devenu flaqué toujours côté gauche mur chambre. Sans hésitation, pas d'essayage. Voir jusqu'où la flaqué ira. Mesuré sa taille, vingt et un centimètres de long sur vingt-neuf et demi de large. Ou inversement. Difficile de savoir dans quel sens prendre cette flaqué. Je décide de monter la garde deux heures par jour et par nuit.

Samedi 06 avril 21h32

Grossissement de la flaqué à vue d'œil. Occupation du parquet sur plus de deux mètres cinq. Réfléchi à plan de bataille. Inutile d'éponger. Jeté sur l'eau des pelletées de terre du jardin pour entraver son avance. J'ai tracé mon prénom dans la boue ainsi obtenue afin de marquer mon territoire.

Dimanche 07 avril 21h16

Jardin dévasté par ma pelle. Tranchées en tous sens. À l'intérieur parquet de chambre écrasé sous l'eau et la terre. Issue du combat incertaine. Je parie sur la terre tout en sachant que l'eau sera la plus forte. Il faut soutenir les faibles.

Lundi 08 avril 10h05

Bottes indispensables pour tout déplacement. Dix à vingt centimètres d'eau sur tout le rez-de-chaussée. Idem pour le jardin. Trous et tranchées débordent. Je change de camp, j'abandonne la terre, je baisse les armes devant l'invasion de l'eau.

Mardi 09 avril 17h45

Campement installé sur branche maîtresse du chêne. Bien fait de ne pas l'avoir abattue l'an dernier. Longs moments passés à aménager les lieux. Poste d'observation idéal. De tous côtés la nappe de l'eau trouée de sommets d'arbustes, de poteaux électriques, de maisons à mi-corps, de toits. Je consens à héberger une corneille au bout de ma branche.

Mercredi 10 avril 14h55

De l'eau, de l'eau, de l'eau. Envisagé de quitter campement pour installation à l'étage supérieur. Décision d'attendre. Fatigue à l'idée des efforts à fournir, place plus petite. Je surveille la corneille. Si elle se perche plus haut, je la suis.

Jeudi 11 avril 08h

Départ en catastrophe. Abandon des trois quarts du matériel. Accumulation des déchets dans les branches du chêne : sacs plastiques, bouteilles, seaux, voiture d'enfant, baignoire, cadavre de chat... Certains s'accrochent. D'autres ne font qu'une halte. La corneille a renoncé à son envol. Elle est à environ 21 centimètres de moi.

Vendredi 12 avril 13h04

Grondement assourdissant des eaux. La pluie a conclu pacte d'alliance avec le fleuve en crue. Position devenue quasi impossible à défendre. Perdu une botte dans le courant qui atteint mes mollets. La corneille s'est perchée sur ma tête. Je m'interroge sur l'éventualité qu'elle la prenne pour ses WC. Moi j'urine dans l'eau sans me déboutonner. Mouillé pour mouillé. Et j'exprime ainsi tout mon mépris pour cette eau en furie.

Dimanche 14 avril

Montre en panne après séjour prolongé de mon bras droit dans l'eau. Cela ne change rien. Impossible de distinguer quoi que ce soit. Brouillard, brume de vapeur. Températures en nette hausse malgré taux élevé d'humidité. Sensation pieds hors de l'eau. La corneille a disparu. Je me suis toujours méfié des amitiés de dernière minute.

Lundi 15 avril

Baisse conséquente du niveau des eaux. Apparition de ma maison. Ce qu'il en reste. Charpente, murs. Soleil constant. Prévoir endroit pour faire sécher mon linge. Nudité momentanée obligatoire. La corneille ne sera pas offusquée. Elle n'est pas revenue. Abandon de poste.

Mardi 16 avril

Descente jusqu'à la plus basse branche du chêne. Tentative de poser pied au sol. Trop tôt. Pied gauche pris en ventouse dans la boue. Se méfier. L'ennemi pourrait reprendre en traître ses offensives. La corneille est revenue avec une autre. Elle ne m'a pas demandé la permission d'introduire une tierce personne dans notre duo.

Jeudi 18 avril

Sol encore trop spongieux. Attente conseillée. Douceur de l'air. Nudité définitivement adoptée. Les corneilles ont entrepris de déchirer mes vêtements pour fabriquer leur nid.

Samedi ou Dimanche d'avril

Lézardes du sol. Fissures à vif. Mer de terre craquelée à perte de vue. Ma maison s'est écroulée ce matin. D'un coup. Tant mieux. Plus besoin d'y retourner. J'ai aidé les corneilles à terminer leur nid. Cela m'a plu. Entraide ou désir égoïste qu'elles m'y acceptent. Je penche pour ce dernier.

Lundi, mardi, jeudi, samedi d'avril?

Enfin pu dormir roulé en fœtus dans le nid. Corneilles contre mon ventre. Chatouillis de leurs plumes. Douces griffures de leurs pattes. Légers coups de bec sur mon corps. Penser à garder les yeux fermés. La passion peut être cannibale.

Quel jour, quel mois?

Plus de pluie, plus de fleuve, plus d'eau, plus une goutte depuis longtemps. Temps caniculaire. Le chêne a perdu sa dernière feuille. Les corneilles mortes me servent d'oreiller de plumes. Dormir occupe tout mon temps. Giclées de rêves dans la fournaise du jour et de la nuit.

Quand?

Beaucoup plus tard il pleut sur un nid d'ossements.



TRAIN FANTÔME



LE PROFESSEUR STERNE COURAIT CALMEMENT LE LONG D'UNE PETITE RIVIÈRE SINUEUSE, dans un brouillard épais qui lui cachait presque totalement les contours de l'autre rive. Malgré

son âge, bientôt soixante-dix ans, elle restait attachée à une discipline physique rigoureuse, exercice de la volonté plus que de la silhouette. Ce soir encore elle pourrait me dire, à moi son vieil ami qui sourirais en l'écoutant: «Quel bien cela fait cette course qui vous secoue les idées. Cela vous débarrasse de toute préoccupation sérieuse. Il ne reste que les pensées les plus farfelues, les vieux souvenirs, et tout cela se télescope sans qu'on prenne la peine de s'y arrêter. Et puis c'est toujours un plaisir de regarder autour de soi: à chaque fois il me semble que tout est neuf et que je découvre encore un monde.»

Elle courait à un rythme régulier, sans grande fatigue, mais attentive tout de même à une petite douleur qui la prenait parfois du côté du cœur. L'humidité rafraîchissait son visage et collait des mèches sur son front.

Depuis qu'elle avait quitté ses fonctions officielles d'historienne, le professeur Sterne avait volontairement renoncé à ses travaux, ce que les intellectuels ont souvent le plus grand mal à accepter. Elle voyageait; souvent elle disait que la seule contemplation du monde est une activité suffisamment riche et noble. Elle s'était déjà rendue plusieurs fois dans ce pays proche sur lequel elle avait mené quelques études en des temps déjà anciens de troubles et d'horreurs. Là comme ailleurs les choses s'étaient enfin apaisées mais on pouvait deviner encore les traces des désordres passés. Tant de gens, tant de lieux, continuaient d'échapper à tout contrôle, marqués par les stigmates de blessures encore sensibles.

Elle avait déjà suivi cet itinéraire à partir du petit hôtel où elle résidait, tout près du pont. Elle avait emprunté ce même chemin, mais elle avait quelque peine à le reconnaître. Une légère appréhension l'avait même saisie après qu'elle eut obliqué pour remonter l'autre bras de la rivière au-delà du second pont. Mais il lui en fallait plus que cela pour rebrousser chemin. Quand on lui reprochait son imprudence elle disait: «Tout de même, à mon âge...» Et elle rappelait en riant qu'elle avait toujours dans la poche cette petite bombe lacrymogène.

Le sentier serpentait entre les noisetiers, les aulnes et les sureaux. Parfois le tracé devenait plus confus, des branches encombraient le passage, puis de nouveau le chemin s'élargissait. Des bancs de brume glissaient lentement sur l'eau. De l'autre côté se dessinaient quelques buissons, quelques troncs, mais l'horizon disparaissait.

«De toute façon, pensa Mlle Sterne, ce bras de la rivière me ramènera inévitablement au pont.» Elle s'appliqua à respirer lentement et profondément. Un petit rayon de soleil tenta de percer la masse nuageuse, laissant entrevoir, derrière l'autre rive, la profondeur d'un champ étroit. Le professeur eut le temps d'apercevoir deux ou trois vaches couchées dans l'herbe. L'une d'elles ne prêtait aucune attention à un petit oiseau qui picorait distraitemment sur son dos. Puis le chemin s'enfonçait de nouveau sous le couvert et tout s'assombrissait.

Mlle Sterne progressait plus lentement sur le chemin légèrement en pente. Et brusquement le bruit fut autour d'elle comme si, depuis un moment déjà il s'approchait, s'intensifiait, sans qu'elle y eût prêté attention, plus surprise maintenant de sa propre indifférence que du phénomène lui-même. Un martèlement, des grincements : aucun doute, c'était un train qui, quelque part, pas très loin d'ici, roulait au ralenti, s'arrêtait déjà. Alors, Mlle Sterne aperçut, presque au-dessus d'elle, une haute passerelle dont la structure métallique s'estompait dans le brouillard. Mais dans le même temps elle sentit que la douleur s'était réveillée du côté gauche de sa poitrine et que sa respiration devenait plus difficile. Elle ralentit son allure et se mit à marcher à pas mesurés.

C'était bien un train en effet, dont on voyait les wagons s'immobiliser derrière les poutres d'acier de la passerelle. Des wagons d'un modèle ancien, dont on entendait les portières s'ouvrir à grand fracas. Des gens descendaient et longeaient la voie ferrée. Le professeur qui s'était arrêté le regardait, sidérée. C'était comme une foule silencieuse et d'un autre temps, des hommes en pardessus et casquette, des femmes en foulard, qui descendaient un raidillon pour rejoindre le chemin avant de s'enfoncer dans les bois. Mlle Sterne se trouvait à quelques dizaines de mètres de cette étrange procession. Tous ces êtres paraissaient confondus dans l'uniformité et la soumission de la misère, silhouettes grises, visages dont elle imaginait les traits hâves et apeurés, comme si elle y lisait malgré elle le rappel des moments tragiques d'une histoire pourtant révolue.

Le curieux défilé continuait et de temps à autre un regard se dirigeait vers la spectatrice qui n'osait faire demi-tour ni s'avancer, comptant sur l'épuisement de ce flux humain qui continuait de s'écouler le long du raidillon.

«Après tout, se dit le professeur, je peux bien passer à côté d'eux.» Et elle se remit à avancer avec précaution, animée par une curiosité de plus en plus vive. Comme elle approchait de la file, un homme assez âgé, les mains dans les poches de sa veste de toile bleue, l'invita à passer. Bien qu'elle parlât à peu près correctement la langue du pays, elle ne put reconnaître les paroles qu'il avait prononcées et elle se contenta de le remercier d'un signe de tête. Devant elle plusieurs femmes marchaient avec de grands sacs à la main. L'une d'elle se retourna et lui montra un visage très maigre, presque décharné, les yeux agrandis par la crainte ou simplement l'étonnement. Le professeur se sentit troublée par ce regard et il lui sembla qu'elle était désormais solidaire de cette troupe fantomatique. Aussi, ce fut presque sans réfléchir qu'elle s'engagea dans le petit sentier qui s'enfonçait dans les bois, au lieu de poursuivre son itinéraire le long de la rivière.

Malgré le brouillard on distinguait assez vite un grand espace dégagé, en contrebas de la voie ferrée, où s'élevaient de grands bâtiments, sans doute une usine ancienne, avec de hautes arches de brique occupées par des verrières en partie brisées. La longue file humaine disparaissait dans une petite porte latérale. «Je pourrais au moins me renseigner», se dit le professeur; et elle suivit docilement le mouvement.

La porte franchie, on se trouvait dans un vaste espace assez mal éclairé. De chaque côté de la file

veillait un gardien en uniforme. Mlle Sterne était encore sous le coup de la surprise quand l'un d'eux se pencha vers elle, intrigué évidemment par sa tenue de sport, si incongrue en pareil lieu. Elle avait de la peine à le comprendre, d'autant que ses paroles se perdaient dans la rumeur confuse qui résonnait sous les hauteurs du bâtiment.

« Touriste, dit-elle, touriste perdue, égarée... » « Ah, fit l'homme plusieurs fois en renversant la tête en arrière comme s'il cherchait quelque inspiration dans les déchirures béantes de la toiture. Attendez, attendez », dit-il. Puis, ayant glissé quelques mots à l'oreille de son collègue, il se dirigea vers un angle du bâtiment, en faisant signe à la femme de le suivre. Il la laissa attendre quelques minutes après avoir disparu par une petite porte vitrée, si basse qu'il dut baisser la tête pour la franchir. Quand il revint, un petit homme le précédait, dont le costume soigné indiquait l'importance de la fonction.

Elle pouvait le comprendre assez bien mais ses paroles avaient quelque chose de précipité, qu'accrotaient encore ses gestes saccadés et désordonnés. Au bout de quelques instants on était perdu dans ce discours qui ne semblait s'adresser qu'à lui-même.

« Nous avons le droit, bien sûr, mais il vaut mieux que nous travaillions discrètement. C'est pour cela. Vous savez, la frontière n'est pas loin. Et puis tout va tellement vite... »

Le professeur Sterne comprit assez vite qu'elle se trouvait dans un atelier semi-clandestin. Au bout d'un couloir mal bâti, on parvenait à de grands hangars où régnait un vacarme assourdissant. Des hommes manipulaient des planches, des caisses, tandis que d'autres semblaient aller de tous côtés comme des insectes frénétiques, avec à la main des fiches où ils prenaient continuellement des notes. On passait ensuite une nouvelle porte et l'on se trouvait alors dans un lieu tout différent. C'était un immense atelier, peint en blanc et vivement éclairé, comme si l'on avait reconstruit cet espace neuf et propre à l'intérieur même des ruines, à la hâte et sans le moindre souci de l'environnement. De longues rangées de machines fonctionnaient dans un bruit atténué.

« Matériel médical très sophistiqué », disait le directeur. Mlle Sterne ouvrait les yeux et petit à petit distinguait plus nettement les objets qu'on fabriquait. C'étaient pour l'essentiel des membres artificiels. Des jambes de toutes les tailles. Les visiteurs s'arrêtèrent un instant devant une ouvrière qui polissait de petites jambes noires, visiblement destinées à des enfants de six ou sept ans.

« Ah ! que voulez-vous, disait le directeur dans son curieux mélange de hâte et de lassitude, ce sont nos bons clients. »

Le professeur se sentait envahie peu à peu par un malaise profond. Partout des membres, des mains, des pieds, certains assez grossièrement articulés, d'autres presque vivants tant ils étaient soignés et travaillés. Au fond de l'atelier, dans un grand box vitré, des jeunes gens étaient étendus sur des tables, les jambes prises dans des gangues de plâtre.

Comme ils se dirigeaient vers le fond de l'atelier, le directeur fouilla dans un casier, près d'une machine où travaillait une toute jeune fille au type asiatique, si frêle qu'elle semblait à peine sortie de l'enfance. L'homme prit un objet qu'il glissa dans la poche du professeur avec un air entendu : « Gardez-le, gardez-le », disait-il.

Au bout d'un nouveau couloir une porte métallique ouvrait sur les bois : « Je vais vous reconduire moi-même. Mais si, mais si », dit-il encore.

Elle le suivit avec quelque inquiétude le long d'un chemin forestier qui aboutissait à la rivière. Là, une barque était attachée à la rive. Il l'aida à prendre place à l'avant. Il se tenait debout et manœuvrait avec une godille. Il lui parut beaucoup plus grand, presque menaçant. Le trajet lui parut long; l'homme semblait peiner à remonter le courant. Le brouillard commençait à se dissiper et l'on distinguait plus nettement les rives broussailleuses.

Le nautonier, maintenant silencieux, accosta sur une grève minuscule et se contenta de désigner du doigt un tournant de la rivière. «Là, le pont», dit-il simplement.

Le professeur Sterne s'avança lentement sur le chemin, comme accablée. Lorsqu'elle se retourna enfin la barque avait disparu et le brouillard était retombé sur le fleuve. Machinalement elle fouilla dans sa poche et y sentit un objet inhabituel. Au creux de sa paume un faux œil à l'iris très bleu semblait la regarder.



DES BOUTS DE SOI ET DES AUTRES

... ET C'EST À CE MOMENT QU'ELLE L'A VU. Immense. À l'angle de la rue, posé sur un banc. Posé plus qu'assis. Même ainsi il était bien plus grand qu'elle. Il faut dire qu'elle n'avait pas poussé depuis ses dix ans ce qui lui valait des quolibets aussi attendus que mesquins. Elle vouait aux "grands" une haine terrible. Il ressemblait à un épouvantail en costume du dimanche. Après avoir longtemps hésité elle s'est approchée du bonhomme. Il ne la vit qu'au dernier moment, prête à bondir, terrifiante.

... sur les feuilles sèches, à quelques centimètres de sa main, elle était lovée, tête dressée prête à mordre. Un peu plus loin mais pas assez pour qu'il n'en eût la chair de poule, un nœud de vipères grouillait. Le gamin s'y connaissait en aspic et avant qu'elle ait pu frapper il attrapa sa queue, la souleva et la fourra dans un sac de jute. Il aimait à lâcher ses reptiles dans les boîtes aux lettres, les bottes aux pas des portes, les cartables entrouverts dans la cour de l'école. L'animal bien que protégé commençait à semer la panique dans le village. On envisageait de s'en débarrasser.

Elle roulait des hanches devant lui. Le chemin trop étroit empêchait de marcher côte à côte. Il ne s'en plaignait pas car la silhouette de cette femme le hantait depuis des mois. "... et pourquoi pas? C'est si simple de ..." mais il n'a pas fini sa phrase : une branche de saule se rabattit avec une telle violence sur son visage qu'il tomba à la renverse et perdit connaissance. On l'a retrouvé le lendemain assis sur le bas-côté de la route ; il marmonnait d'étranges propos, un prénom revenait sans cesse "Léa". Sa femme, qui le croyait en voyage à l'étranger, ne connaissait pas de Léa. Non, leur fille s'appelait Jennifer.

"Je suis venue t'inviter à mon anniversaire : c'est samedi prochain et ce n'est pas la peine de me faire un cadeau et ..." La porte a claqué et il s'en fallut de peu que ses doigts ne restent sur la chaussée.

Jamais elle n'avait réagi ainsi même si chacun lui reconnaissait un mauvais caractère. "Mais Carole c'est vrai que je t'invite, ce n'est pas une farce!" Alors à travers la porte close elle a entendu ce rire étrange, un rire sans souffle, sans vie, un rire d'outre-tombe.

Le petit accroupi dans l'herbe menait "sa cérémonie des insectes", c'est ainsi qu'il appelait ce moment où forficules, pyrrhocores et punaises devaient se lancer dans une sanglante bataille. Il les excitait de la voix et du geste, les jetait les unes sur les autres, en transperçait quelques-unes croyant par là signifier aux autres ce qu'il en attendait. Et comme chaque dimanche les insectes incapables finissaient dans un seau rempli d'une eau claire puisée à la rivière. Il rentrait dépité. Sa grand-mère en habit du dimanche l'attendait devant le gâteau trop crémeux et un verre de mousseux "Il est comme son grand-père, il aime observer la nature ce petit!"

"... et puis vous n'êtes qu'une sorcière!" Tous les jours les deux vieilles se tenaient derrière le grillage et s'apostrophaient: injures, reproches, insultes. À bout de souffle elles rejoignaient leur cuisine pour y engloutir un thé et éteindre leur soif d'avoir trop parlé. Même les chats des deux femmes se vouaient une haine féroce et rentraient tous les matins écorchés du nez ou de l'oreille. Pourtant la rumeur courut qu'elles allaient s'entre-tuer si personne n'intervenait. On demanda au garde champêtre, au maire, et même aux gendarmes. Mais aucun ne put les surprendre dans leur diatribe. Bien au contraire ils ne les virent que sagement assises, ensemble, à écosser les pois ou équeuter les haricots autour d'un petit verre de prune, échangeant à voix basse. "Sale punaise si tu continues à gueuler aussi fort on va avoir tout le village sur le dos."

